

## LA DIFFÉRENCE.

La différence est une notion qui engage à un certain comportement à l'égard de l'autre. Discréditée moralement, condamnée juridiquement, la différence manifeste une tendance à isoler, à séparer, à stigmatiser certains individus, là où le droit vise au contraire à faire reconnaître à tous les hommes les mêmes droits et les mêmes devoirs. À ce titre, « faire des différences » revient à commettre une injustice en se focalisant sur certaines particularités, sur certains individus pour leur retrancher un droit dont ils devraient pourtant bénéficier ou au contraire, pour leur octroyer certains privilèges, alors qu'ils devraient être jugés comme les autres. On enlève ici ou on ajoute arbitrairement quelque chose à quelqu'un, mais dans les deux cas on provoque un déséquilibre dans la balance qui symbolise l'idée de justice. Ainsi la discrimination est condamnée par la loi puisque discriminer, c'est distinguer. On fait des différences.

Nous vivons aujourd'hui dans une société qui se donne pour défi de lutter contre toutes les discriminations par un mouvement d'inclusion ou d'assimilation de celles et ceux qui jusque-là auraient pu souffrir de leur(s) différence(s). Nous avons vécu en ce début d'année un mouvement général spontané de rassemblements, de solidarité suite aux attentats où la société française a voulu faire corps face à ceux qui ont tenté de diviser, de séparer en stigmatisant une certaine presse. Ce fut ainsi le dessein d'un groupe extrémiste religieux ou plutôt sectaire de distinguer des ennemis dans la société française, tant la secte paraît signifier la tendance à sectionner, couper, donc faire des différences, à la force de l'arme à feu. Et nous devons pour beaucoup aux réseaux sociaux la réussite du rassemblement de la rue, laquelle, comme un seul homme, a voulu manifester sa peine et sa colère.

Mais, justement, à vouloir condamner ainsi l'exaltation de la différence et son rejet, les réseaux sociaux n'ont-ils pas un discours contradictoire ? Le blog qui parle de mes hobbies, le mur qui affiche mes préférences musicales, la vidéo intime de mes vacances ne sont-ils pas autant d'expressions de ma différence ? De la différence ? Les réseaux sociaux érigent de nos jours le narcissisme démesuré de l'ego. Je veux sur mon blog montrer au monde ma différence pour braver la norme. Prétendre à l'originalité, ce n'est non pas

cache sa différence, mais c'est l'assumer. Plus encore, c'est l'imposer, la jeter aux regards comme une provocation, comme une revanche. On fait ainsi de sa différence un étendard, un principe d'affirmation de soi et de son originalité par-delà la société qui uniformise, standardise les comportements. Ainsi certaines publicités clament « venez comme vous êtes » pendant que d'autres émissions veulent faire de nous des célébrités. « Les différences sont autant de chances » annonce la chanson.

On a donc ici un paradoxe : La différence désigne à la fois l'expression d'une intolérance abreuvée d'ignorance et de peur de l'autre, différence qu'il faut apprendre à dépasser ET l'expression d'une envie d'exister qu'il faut apprendre à stimuler, à travailler, à magnifier. Comment rendre compte de cette ambiguïté de la notion de différence ? De quoi la différence est-elle le nom ?

Avant d'élaborer une définition, ce qui vient en tête est un jeu, celui des sept différences. On nous présente deux paysages ou deux portraits et il s'agit de trouver les différences. On passe de l'un à l'autre, on compare les dessins et on entoure les différences. On l'appelle aussi le jeu des sept erreurs. Des sept erreurs ? Comme si la différence était une erreur, une exception qui échapperait à une loi. Quelle loi ? Ici, dans notre jeu, la loi ou la norme de la ressemblance dont la différence est l'exception.

Une loi en effet est bien une norme, un principe valant en droit de façon générale ou universelle. Elle ne tolère par essence aucune exception sous peine d'être invalidée et de perdre son statut de loi. À la différence de la règle qui est aussi un principe, mais valant de façon particulière, c'est-à-dire dans un contexte plus précis, plus singulier que celui de la loi. Par exemple, la loi en France est votée par le parlement, mais un établissement scolaire se donne à lui-même des règles internes, un « règlement » qui ne vaut que pour son propre fonctionnement. Non pour l'ensemble de la société. On n'a pas en dehors des murs l'obligation d'écouter silencieusement la leçon d'un professeur rencontré au café ou au magasin du coin. De même, la société civile, par l'intermédiaire des médias, de la publicité, n'a pas comme l'Ecole le devoir ou la mission de proposer un projet culturel pour les jeunes. Convenons-en. (Par conséquent ce n'est pas grave si l'enfant a des notes catastrophiques à l'école nous dit la publicité puisque le père de famille s'est acheté le matin même une belle voiture.)

Revenons à la règle : elle n'est pas pour autant en contradiction avec la loi, elle prescrit simplement à un niveau particulier, là où la loi prescrit dans la généralité. Voilà pourquoi d'ailleurs on dit souvent : « c'est l'exception qui confirme la règle ». Cela m'a toujours étonné. Comment une exception pourrait bien confirmer une loi qui doit valoir au contraire pour tous les cas possibles ? Mais c'est qu'elle « confirme la règle ». L'exception confirme que la règle n'est justement *qu'une* règle, valant pour des cas particuliers, et non une loi. La loi elle, ne tolère aucune exception et la différence, lorsqu'on la remarque comme telle, me semble non pas renvoyer à une règle particulière dont elle montrerait la limite, mais à une loi qu'elle mettrait en défaut. Expliquons-nous.

Il me semble que la différence, toujours particulière dans sa manifestation -différence de peau, de langue, de religion, de sexualité...- contredit une norme qui elle est toujours plus générale, plus fondamentale. La différence renvoie à quelque chose de plus grave que la simple exception. La différence est une erreur. On la voit comme telle. Elle se trouve en face de moi, elle ne me concerne pas dans sa particularité factuelle puisqu'elle touche un autre que moi. Et pourtant, elle me bouscule. Elle m'interroge au-delà de ce qu'elle est comme fait. Pas seulement une erreur, la différence est un scandale.

Pourquoi un scandale? Il me semble qu'elle touche aux fondements mêmes de la norme. De la loi. Mais d'une loi plus fondamentale que la loi juridique. Elle ne porte pas atteinte à une partie du monde allais-je dire, mais au monde lui-même. Car le monde lui aussi a des lois. Bien sûr, la loi de la chute des corps n'est pas la même chose que la loi issue de la Déclaration des droits de l'homme. La première, scientifique, décrit les constances, les invariances entre les phénomènes. À chaque fois que je lâche un objet, il tombe. De façon constante. De façon déterminée. Mais la seconde, la loi juridique ne décrit pas, elle prescrit. Elle autorise ou elle sanctionne celle ou celui qui va à son encontre. La loi de la nature n'est pas la loi des hommes. Mais, dans les deux cas pourtant, la loi met bien en avant des invariances, des répétitions, une identité de fonctionnement. Elle tend à uniformiser le monde selon des principes communs.

Lorsqu'Aristote conçoit la nature, il l'identifie à un ordre, un ordre de croissance. Les plantes ne poussent pas n'importe comment, mais leur croissance révèle un ordre, un rythme, le cycle des saisons par exemple.

L'homme lui-même n'échappe pas à l'ordre naturel dont il fait partie. Ainsi, Aristote identifie-t-il la différence dans la nature à l'existence du monstre.

Le monstre est l'être qui échappe, par erreur, à l'ordre de la nature et à ses formes éternelles. L'ordre, chez lui, est défaillant, absent. La différence est donc bien l'erreur, l'errance d'un être qui croît, qui grandit sans ordre. La différence est donc la *diff-errance* de la nature qui a échoué dans sa tendance créatrice et formatrice. « Les monstres sont des erreurs de ce qui advient en vue d'une fin » écrit ARISTOTE. (*Métaphysique*) Plus qu'une exception, le monstre est bien une erreur, d'autant plus scandaleuse qu'elle ne permet pas d'être corrigée. Véritable scandale, Le monstre est une erreur, la pire de toutes, une erreur de la nature. « Il contrarie, écrit encore Aristote l'ordre établi » (*Ibid*). Il l'est l'inachevé, l'expression d'une finalité naturelle non réalisée.

Voilà pourquoi la différence surprend, scandalise, provoque. Elle paraît toujours injuste car injustifiée. C'est qu'elle touche aux fondements même de la nature et du monde. C'est qu'elle porte atteinte à l'ordre général de la nature et du monde. Ainsi, je ne me contente pas de l'observer par comparaison avec la norme, comme dans notre jeu de tout à l'heure. Là, plus question de jouer. Le handicap par exemple a été vu très longtemps dans l'histoire comme une malédiction, un maléfice. S'il contrarie l'ordre naturel, c'est qu'il n'est pas naturel. C'est qu'il n'est pas du monde. Mais d'un autre. La part du diable. Nous avons montré tout à l'heure que la différence n'était pas une chose, mais une relation, un rapport entre deux objets. Mais ici, on voit qu'elle révèle encore une relation, mais la relation à moi-même. La différence en effet me renvoie toujours à moi-même.

Dans le jeu de tout à l'heure, les différences émergeaient sur fond de ressemblance entre deux objets, deux dessins. La différence n'était donc possible que sur fond d'identité préalable. Or, face à la maladie, au handicap de l'autre, je reste mal à l'aise. Mais pour quelles raisons ? Peut-être parce que je vois au-delà de la différence une ressemblance avec moi. Si la différence géométrique émerge sur fond de ressemblance, ici c'est la ressemblance qui émerge sur fond de différence. Cette personne difforme, handicapée, me trouble parce qu'elle me ressemble. Parce qu'elle pourrait être moi. Le handicap me trouble parce que j'ai moi aussi des enfants, parce que je suis moi aussi un homme. Il y a de l'humanité dans le monstre et c'est bien cela qui me fait peur, qui me saisit jusqu'au plus profond de mon être

sain. Je pourrais être lui. Mon monde, en un jour, peut venir à s'écrouler et la loi générale de ma vie se défaire. On connaît le verbe « différer » qui signifie remettre à plus tard. Or la différence c'est ce qui n'est peut-être que remis à plus tard. Le monstre n'est pas monstre parce qu'il n'est pas humain, mais parce qu'il l'est trop. Et il n'est pas différent par distance d'avec moi, par séparation, mais différent par proximité. Différent par excès de ressemblance. Voilà le scandale. Dans son mode d'être à lui, je ne me sens pas éloigné de lui, mais il entre en moi et questionne le cœur même de mes certitudes ; il diffère de moi, mais plus encore, il diffère en moi. Voilà pourquoi la différence ne rend personne indifférent.

Le terme de « monstre » que j'emprunte à Aristote n'a ici bien entendu aucun caractère volontairement péjoratif ou violent, mais je pense qu'il est une figure opératoire intéressante pour saisir ce qu'est la différence. Je crois en effet qu'il nous faut d'abord reconnaître notre trouble face à elle, cette tendance à tourner le regard, pour espérer finalement accepter celui ou celle qui est différent(e). Face au handicap, il est deux écueils à proscrire. La peur et le rejet pur et simple, mais aussi la pitié bienveillante et éplorée du « pauvre petit handicapé ». Comportement tout aussi dévastateur pour la dignité de l'autre me semble-t-il, puisqu'on ajoute à la difficulté de son état la malchance. « Le pauvre ».

Ainsi, si j'accepte de ressentir ce que je ressens pour la première fois face à la différence, si je mets des mots sur mon affect sans culpabilité, mais avec sincérité, alors le chemin vers elle peut commencer. La différence nous trouble, soit. Prenons acte de ce fait. Ni rire, ni pleurer disait Spinoza, mais comprendre. Comprendre la positivité de la rencontre. Le handicap nous interroge, nous questionne sur l'idée de norme, de justice, de bien, de mal. Elle a cette vertu de réveil qui manque trop souvent à nos tranquilles existences. La différence est une rencontre. Une vraie rencontre.

Il est vrai que nous rencontrons dans la journée des personnes proches, collègues, amis. Mais peut-on ici parler de rencontre ? Une rencontre implique d'abord l'irruption de l'imprévu, de l'inattendu. Or, si nous en restons à la dimension sociale, professionnelle, nous ne rencontrons jamais l'autre. Mais seulement ce qu'il veut bien montrer de lui, ou dissimuler de lui. Il y a en effet toujours un préalable à la rencontre, un « bonjour » mécanique, un code vestimentaire, un code d'expressions du visage. « C'est sûrement un prof puisque je le rencontre dans un établissement scolaire » « ce doit être là

un élève puisque nous sommes dans la cour », alors j'adapte mes éléments de langage. Il n'y a donc pas vraiment de rencontre tant l'inattendu est disqualifié par l'anticipation et la codification. Planifiée, la rencontre n'en est plus une. Je parle ainsi à quelqu'un en croyant tellement savoir qui il est que je ne lui donne plus la possibilité de se dire à moi. Et cela ne vaut pas seulement pour la dimension professionnelle.

Dans le cadre de la famille, les choses sont souvent similaires. C'est ma mère, ma sœur, mon oncle. J'ai parlé avec eux des centaines de fois, mais les ai-je déjà rencontrés ? Dans leur spécificité, leur humanité, leur différence ? Il est plus difficile de parler à ceux qu'on aime qu'à ceux qu'on croise pour ne plus jamais revoir. L'autre, ici, c'est l'alter ego. L'autre moi. Ce qui nous ressemble est aussi ce qui nous rassemble. Tellement que la relation s'en voit toujours déjà codifiée, voire falsifiée. Je vais lui parler, mais je sais déjà ce qu'elle va me dire. C'est ma mère. Or, à quoi justement sert le langage ? On répondra : à communiquer. Mais c'est peut-être répondre trop vite. Lors d'une rencontre qui en est vraiment une, non planifiée, certains mots restent ambigus. On a parlé trop vite, on ne s'est pas expliqué. Certaines paroles demandent alors une précision de la part de leur émetteur. Le langage humain est riche d'ambivalences, de doubles sens, d'équivoques. Et c'est bien le défaut d'un langage constitutivement imparfait. On peine à se faire comprendre même quand on croit être clair.

Mais ce défaut du langage ne cache-t-il pas au contraire une chance ? « *Qu'a-t-il voulu dire lorsqu'il m'a dit cela ?* » Pour le savoir, une seule solution : demander son interlocuteur de préciser. Et voilà comment l'imperfection du langage génère la possibilité du rapprochement. On ne parle pas pour se faire comprendre, mais pour se rapprocher les uns des autres. Parce qu'on ne se comprend jamais directement. L'imperfection informative du langage crée donc un potentiel social. Ce qui veut dire aussi que la vraie parole n'est pas dans les lignes, mais entre les lignes. Dans cette béance de sens qui fait la vraie rencontre.

C'est donc bien la différence qui fait la vraie rencontre, la rencontre avec celle ou celui qui n'est pas comme moi. Et c'est la rencontre qui nous fait entrer pleinement dans ce qu'on doit appeler la société, la vie sociale. L'homosexuel, le marginal, le handicapé sont les figures de la différence qui m'enseignent la vie sociale, c'est-à-dire la rencontre avec l'autre, non plus

*l'autre moi* évoqué plus haut, mais *l'autre que moi*. L'autre dans ce qui fait son altérité.

Voilà aussi pourquoi l'Ecole existe. Elle enseigne le lien social en distendant le lien familial. Si dans la famille je vis avec les miens, à l'école je vis avec les autres. En famille, je suis un membre, une partie d'un ensemble qui me précède et dont les rapports sont institués par l'ordre naturel. Mais si j'ai besoin des miens pour grandir, j'ai besoin des autres pour m'élever. En famille il y a des enfants, à l'Ecole on trouve des élèves.

Ce sont bien en effet les repères et les cadres familiaux qui sont questionnés quelques fois à l'école, à cause de la rencontre avec d'autres camarades, d'autres collègues, d'autres opinions, d'autres valeurs, d'autres religions. D'autres vies. Cela étonne, bouscule. Mais c'est dans cet intervalle qui le diffère de l'autre que l'élève se construit. Là où il ne se voit plus, là où il ne se reconnaît plus, il se trouve. Il accède à une humanité qui ne lui est plus donnée de nature, comme dans la famille, mais qui se gagne par ses propres efforts. En pleine autonomie. L'école fait ainsi de l'enfant un élève.

Croiser ainsi aujourd'hui à l'école parmi des élèves dits ordinaires d'autres élèves présentant des troubles ou un handicap est possible depuis les avancées de la loi dite de l'égalité des droits et des chances du 11 février 2005. Et pour l'enseignant que je suis, il y a ici une vraie rencontre. D'abord parce qu'elle met à mal les certitudes qu'un enseignant cristallise durant sa carrière. Être certain par exemple qu'il suffit d'être clair pour que l'élève comprenne. Oui, mais clair par rapport à quoi ? Par rapport à quelle compétence ? « Cela va de soi » se dit-on. Et sur le terrain, tout cela s'écroule. Il ne comprend pas. On fait alors l'hypothèse qu'il ne peut pas parce qu'il n'a pas les compétences nécessaires. On dit alors qu'il lui manque quelque chose, qu'il a une défaillance. Souvent la différence ici est perçue sous l'angle du manque, d'une nature non réalisée pour revenir à Aristote.

Et puis on se rend compte assez vite que sur d'autres compétences - souvent non évaluées celles-là- l'élève défaillant se révèle compétent. Etonnant même. Il a su développer des capacités autres que les miennes. Et d'autres capacités sont manifestes si j'adapte son environnement. Un clavier entre les mains il est écrit ce qu'il n'avait jamais pu dire avec un crayon. Et je ne dénature pas ma leçon si, pour moi professeur, le but de mon enseignement est le faire écrire. Peu importe la forme. Il a donc des situations ou la

personne handicapée n'est plus pénalisée par son handicap. Comme s'il avait disparu.

Attention, je ne prétends pas qu'un handicap se soigne ou n'est qu'une vue de l'esprit. Ce serait excessif. Mais je trouve qu'il est tout aussi excessif de lui donner une place trop grande dans l'identification de la personne en face de moi. Prétendre d'un individu qu'il est un handicapé, c'est le réduire à son handicap. C'est réduire ce qu'il est à ce qu'il a, une déficience, un trouble, une maladie. C'est le réifier. Et c'est, de plus, se conformer à une norme pour signifier son anormalité. On ne dira pas d'une personne qui a un rhume qu'elle est un enrhumé. Mais on peut faire une objection ici : son rhume passera, pas son handicap. C'est vrai, mais dire cela, c'est encore aller trop vite.

Nous l'avons dit, l'environnement révèle ou permet de contourner le handicap vécu. Il n'a pas en soi de personne handicapée, il y a d'abord des situations dans lesquelles on subit un handicap. On peut imaginer par exemple qu'une personne aveugle soit avec nous aujourd'hui dans une salle. Imaginons aussi que nous soyons plongés dans un noir absolu. Qui sera en situation de handicap ? Moi. Qui va nous conduire dehors ? La personne aveugle. Elle n'est alors plus en situation de handicap. Et c'est cette idée révolutionnaire que la loi de 2005 dite loi « pour l'égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté des personnes handicapées » a voulu pointer. Elle entend définir le handicap en substituant au paradigme médical le paradigme environnemental. Si le handicap vient alors pour une part de l'environnement, de la situation particulière (l'obscurité de tout à l'heure) alors l'environnement peut permettre pour une part une adaptation possible. La définition du handicap sera donc celle-ci : « Constitue un handicap, au sens de la présente loi, toute limitation d'activité ou restriction de participation à la vie en société subie dans son environnement par une personne en raison d'une altération substantielle, durable ou définitive d'une ou plusieurs fonctions physiques, sensorielles, mentales, cognitives ou psychiques, d'un polyhandicap ou d'un trouble de santé invalidant.» (Loi n° 2005-102 du 11 février 2005 pour l'égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté des personnes handicapées, article 2). Le handicap, on le voit est défini ici non pas à travers une problématique médicale, mais à travers un angle environnemental et social. C'est donc à la société tout entière d'adapter ses institutions afin de permettre à tous (et pas seulement aux personnes en situation de handicap) d'exprimer, en situation,

leur autonomie et leur dignité. Lorsque l'enseignant se questionne sur les besoins de l'élève avant de lui imposer une progression, lorsque les supports ou le temps deviennent des vecteurs d'adaptation pour l'élève qui ne peut pas réaliser une tâche, alors une vraie rencontre a lieu.

Et c'est ce genre de rencontre qui doit nous faire penser qu'un humain normal n'est pas nécessairement un humain en bonne santé. D'ailleurs, les exemples d'auteurs malades ayant fait de leur maladie une force - et une force créatrice - sont nombreux. La mucoviscidose de Karl Jaspers ou la sclérose amyotrophique de Stephen Hawking sont bien des pathologies incurables qui mènent la plupart du temps à la disparition du patient. Pourtant, la longue vie de ces deux auteurs a donné lieu à une vie intellectuelle des plus riches. Dans l'impossibilité d'être soignés, ils ont pourtant créé leurs propres normes de vie, et cela grâce à un environnement adapté.

Comme pour répondre à Aristote, Georges Canguilhem affirme dans son livre *Le normal et le pathologique* que la définition de la maladie ne peut seulement reposer que sur la mesure d'une déviation par rapport à une norme. Être sain pour Canguilhem, c'est d'abord être capable de s'adapter de manière active aux circonstances de la vie. Donc, être sain n'est pas se conformer à une norme ou à un ordre établi (Aristote), mais s'adapter à des agressions extérieures, des infractions du milieu en instituant de nouvelles normes. La santé ne se caractérise donc pas par la normalité, mais par la normativité. C'est-à-dire la capacité de créer de nouvelles normes. La santé est un pouvoir créateur et c'est donc à sa capacité de créer des différences que l'homme doit sa santé. Au contraire, une normalité se contentant de se maintenir elle-même, hostile à la variation et aux différences du milieu et incapable de s'adapter à de nouvelles situations ne correspond pas à la santé, mais bien à la maladie. Le handicapé ne souffre donc pas d'une défaillance, d'une carence, d'un manque par rapport à une norme que l'on veut établir arbitrairement, mais le handicapé vit *différemment*. Autrement dit, sa différence n'est plus le résultat d'une comparaison avec une vie prétendument saine ou « normale », mais sa différence devient elle-même un critère est une créativité de nouvelles normes. Elle n'est pas une différence par comparaison, mais par création. Elle est la parenthèse dans une vie dite « normale » qui surprend, qui bouscule et ne peut être comparée à aucune norme présente.

Cette idée d'une différence créatrice qui bouscule les critères communs de la norme, Jacques Derrida la nomme « différance » avec un *a*. La

différence de la personne handicapée ou du malade n'est pas différence par rapport à ce qu'on connaît (la norme commune), mais elle est *différance* parce qu'elle *diffère* l'émergence de nouvelles normes à venir. La différence n'est pas une vie moindre ou amoindrie -une vie non achevée ou monstrueuse- elle est simplement, mais pleinement, une *autre* vie. Une autre façon de vivre. La subjectivité humaine possède en effet cette adaptabilité, cette créativité que Canguilhem attribue à la santé.

La personne en situation de handicap n'est donc pas un être qui serait un deçà de l'humain, mais elle manifeste une autre façon d'exprimer l'humanité, parce que l'humanité n'est pas un concept fermé, figé dans une définition.

On touche ici au dernier point de notre réflexion. Dire « LA » différence, c'est se laisser aller à une tendance du langage, la tendance à substantifier certaines idées, à en faire des choses, des objets. Réifier, c'est transformer une réalité vivante en objet. Or, LA différence n'existe pas, tout comme l'Humanité n'existe pas. Parce qu'elles ne sont pas des choses, des objets. Comme la différence, l'humanité n'est pas une « chose », déterminable par des propriétés intangibles mais elle est bien plus une idée, toujours ouverte dans sa compréhension et son extension, toujours en devenir. L'humanité a une histoire et ce qui a une histoire comme le dit Nietzsche ne peut être limité par une définition. S'il y a bien des hommes devant moi, l'humanité, elle, est ce que j'en fais. Ainsi peut-être suis-je moi-même un monstre au sens aristotélicien puisque je suis humain et que ma dimension humaine n'est jamais totalement fermée ou achevée. Et cette incomplétude qui fait de moi un homme est une différence génératrice de changement, de progression, d'évolution. C'est l'incomplétude qui fait ma chance. C'est mon absence de perfection qui me rend perfectible. Ainsi, s'il y a bien au monde de différents hommes, nous devons alors affirmer qu'il n'y a pas d'homme différent.

Christophe BOBILLIER, mai 2015.